

**Zeitschrift:** Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande  
**Band:** 19 (1881)  
**Heft:** 17

**Artikel:** Opéra  
**Autor:** [s.n.]  
**DOI:** <https://doi.org/10.5169/seals-186403>

#### Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

#### Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

#### Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

**Download PDF:** 09.02.2026

**ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>**

serons bien avancés quand nous aurons sur les bras une nichée d'enfants avec le père et la mère.

Tout ce qu'elle put obtenir, ce fut que, désormais, il s'imposerait un sacrifice pour que le jeune homme eût constamment quelque argent dans sa poche ; il espérait, par là, le retenir près de lui.

En même temps il méditait un grand coup qui devait, à son point de vue, débouter l'amoureux de ses prétentions, il alla trouver M. de Courcelles, son beau-frère, lui déclara séchement qu'à la suite de pertes récentes et considérables, il avait un pressant besoin des sommes qui lui avaient prêtées et qu'il se voyait obligé d'en poursuivre le remboursement. C'était demander l'impossible. M. de Courcelles eut beau implorer un délai.

— Pas moyen, répondit l'avare d'un ton hypocrite ; vous allez me mettre dans la dure nécessité de faire vendre votre immeuble par autorité de justice ; les frais achèveront de manger ce qui vous reste ; voilà ce que c'est d'avoir montré tant de faiblesse pour un fils prodigue.

M. de Courcelles le comprenait enfin, mais le mal était sans remède.

— Faisons mieux, reprit en ricanant notre avare qui avait tout prévu, puisqu'un délai vous est nécessaire pour me rembourser, vendez-moi votre bien en vous réservant la clause de reméré à époque fixe. En attendant vous continuerez à y résider, vous et votre fille, non plus comme propriétaire, mais en qualité de gérant. Vous voyez qu'en bon parent, je désire vous donner toutes facilités.

Le perfide savait bien que le rachat n'aurait jamais lieu. Il fallut en passer par là.

M. Ladureau courut, triomphant, montrer à son fils le contrat de vente qui venait d'être signé. L'effet fut tout différent de ce qu'il en attendait. Paul ne parvint qu'à grand'peine à maîtriser son indignation.

— Mon père, dit-il résolument, dès demain mettez-vous à la recherche d'un commis ; moi je vais chercher un emploi.

Sa mère et sa cousine essayèrent encore de le retenir, ce fut vainement, cette fois.

Moins d'une semaine après, il se rendit à Paris. Sa première visite fut pour son cousin Georges qu'il trouva dans un logement plus que modeste, ayant avec lui sa fille âgée de huit ans, qui lui tenait lieu de domestique et avait à peine le nécessaire ; cela se voyait dans ses habits et dans tout l'intérieur du ménage.

Paul mit son cousin au courant de ce qui venait de se passer, lui fit entrevoir avec une douceur toute amicale la triste position où son inconduite avait réduit sa famille et lui-même.

— Loin de moi, lui dit-il, l'intention de t'en faire un reproche ; je n'en ai pas le droit, au surplus. Seulement, je ne puis te cacher que les ricochets de ta vie se sont répercutés jusque sur la mienne, tu sais combien j'aime ta sœur et combien j'en suis aimé, tu as toujours été injuste envers elle, et pourtant c'est un ange qui a constamment pris ta défense. Elle ne m'en est que plus chère, car je t'aime aussi comme cousin et camarade de collège. Ta sœur et moi nous nous sommes promis mutuellement de nous marier. Mon père se refuse à notre union parce que, dit-il, ta sœur n'a rien ; ce sont ses propres expressions, et malheureusement, il sait mieux que personne à quoi s'en tenir sur ce point. Me voilà forcé d'ajourner notre mariage jusqu'à ce que j'aille atteint l'âge de 25 ans, et amassé quelque argent. J'ai toujours respecté mon père et ne continuerai de le respecter comme je le dois ; cela ne m'empêche pas de reconnaître que chez lui l'amour de l'argent paralyse toutes ses bonnes qualités.

Finalement, comme je n'aurai jamais d'autre femme que ma cousine, je viens à Paris chercher un emploi et ensuite une position qui me facilite les moyens de la rendre heureuse. Lorsque nous serons mariés, ton pauvre père viendra avec nous ; il est si malheureux !

(à suivre).

**Opéra.** Nous nous associons avec empressement aux divers organes de la presse lausannoise pour rendre hommage à la troupe lyrique de M. Fournier dont les débuts ont été très heureux. Tous les habitués de notre théâtre s'accordent à dire que, prise comme ensemble, la troupe est excellente et qu'elle compte plusieurs artistes de grand mérite, qui, dès la première représentation, du reste, ont été accueillis par des bouquets et de chauds applaudissements. Nous nous bornons pour aujourd'hui à ces appréciations générales tout en engageant vivement le public à donner son appui à M. Fournier, qui paraît avoir fait tout ce qui était en son pouvoir pour lui être agréable.

On annonce pour demain 24 Avril une 2<sup>me</sup> représentation de l'opéra de **Mignon**, le grand succès de notre excellente dugazon, Mlle Martrelli. — *Exceptionnellement, les prix des places, pour cette représentation seront les mêmes que pour la comédie.*

Lundi 25 Avril, 3<sup>me</sup> représentation de l'abonnement : **Le voyage en Chine**, opéra comique en 3 actes, qui fera, sans doute, salle comble.

Mademoiselle Emma a des crises nerveuses qui se renouvellent à la moindre contrariété et la rendent très fatigante pour ses alentours. Elle se croit gravement malade et reçoit régulièrement la visite du jeune docteur H. qui écoute ordinairement avec une patience d'ange les longues jérémiades qu'elle lui fait sur ses maux imaginaires. Mais se trouvant un jour de mauvaise humeur il dit assez séchement à sa cliente : « Savez-vous ce qu'il vous faut faire, mademoiselle, il faut vous marier ; vous vivez trop isolée, vous broyez du noir chaque jour, vous avez le souci de gérer vos affaires, tout cela ne contribue pas à remettre votre santé. Je ne saurais vraiment pas quel autre conseil vous donner. J'ai l'honneur de vous saluer, mademoiselle !

— Permettez, monsieur le docteur, le conseil est bel et bon, mais.... me marier !.... et avec qui, s'il vous plaît ?... Eh bien.... mariez moi vous-même !...

— Mademoiselle, reprend le docteur d'un ton calme, les médecins prescrivent les remèdes, mais ils ne les prennent pas.

Il y avait foule à la gare de Lausanne, le jour de Pâques ; les salles d'attente étaient encombrées de promeneurs, attendant le départ du train. Un jeune monsieur, que nous n'avons pas l'honneur de connaître, essayait de fendre la foule. En se faufilant, il se penche, pour éviter d'être bousculé, tout près d'une dame, dont il frôle presque le visage. Il venait de la dépasser, lorsqu'il entend derrière lui cette réflexion de la dame :

— Ah ! mon Dieu ! j'ai cru que ce monsieur allait m'embrasser !

Le jeune homme se retourne : Elle était horrible.

Alors, en s'inclinant, et avec son air le plus gracieux :

— Je vous jure, madame, que c'est une pensée dont je suis incapable.

L. MONNET.

IMPRIMERIE HOWARD GUILLOUD & Cie